

Médiathèque Valais St-Maurice

Samedi 14 juin

12.30-13.30

Houssam Khadour



A la rencontre de Houssam Khadour...

Houssam Khadour est né à Lattaquié (Syrie) en 1952.

Après des études d'anglais à l'Université de Lattaquié, il suit les cours de l'Institut des sciences politiques de Moscou où il obtient le diplôme en Sciences sociales et politiques. Il navigue plusieurs années comme marin pour une compagnie grecque.

Arrêté en 1986, il est condamné à mort en 1987 -époque de Hafez el- Assad- pour obstruction à l'application de la législation socialiste. Cette condamnation a été confirmée en 1988 puis commuée en 1995 en une peine de vingt ans d'emprisonnement.

Il a été libéré au bout de quinze ans, en 2001. Il vit maintenant à Damas où il est maintenant écrivain, traducteur et éditeur.

Outre **La Charrette d'infamie**, il a publié deux romans, *Wabâ' as-sultân (La Maladie du Sultan)* et *Al-marfa' imra'a (Le Port est une femme)*. Deux autres romans sont encore à paraître.

La Charrette d'infamie

LE REVE D'ABDEL QADER

« Trois ans - autant dire une éternité - s'étaient écoulés depuis qu'Abdel Qader avait été mis en prison. Je ne vais pas entrer dans les motifs de cet emprisonnement : telle avait été la bonne volonté inique du prince. Et je n'en débattrai pas non plus, car ce récit n'est pas une tribune pour tenir des discours contre l'arbitraire du pouvoir. »
(p. 63)

« Ouvrir les yeux à la justice aveugle, afin qu'elle voie qu'il faut paver le chemin du retour à ceux qui sont sortis de son sein ».

C'est en Syrie que se situent les récits du recueil **La Charrette d'infamie**. La Syrie d'avant la rébellion, encore entièrement sous la férule de la lignée des Assad.

1986, Houssam Khadour, qui souhaite faire un voyage en Espagne, est arrêté pour avoir acheté à quelqu'un des devises étrangères (mille dollars).

1987, on le condamne à mort.

Dans la prison centrale de Damas, il attend qu'on vienne le chercher pour l'exécuter et, pour échapper au désespoir et retrouver un peu d' « intimité virtuelle dans un lieu qui prive de toute intimité », il écrit.

La Charrette d'infamie évoque les horreurs - solitude, délation, torture, exécutions - dont il est témoin à l'intérieur de cette prison.

La Charrette d'infamie, évoquant la réalité du monde carcéral et de ses engrenages, fait le portrait du **détenu**, enlisé dans le déracinement, privé de liberté, de volonté et d'humanité tout comme le **geôlier**, qui, obéissant à ce qui lui est prescrit, est d'une certaine manière, prisonnier de la hiérarchie.

AU TRIBUNAL

« Le juge, petit et bedonnant, le cheveu rare, avec des yeux méchants dans un visage bouffi, jeta sur la salle un regard panoramique tel un maestro qui veut prendre connaissance du public au parterre et dans les loges et qui se concentre sur l'œuvre qu'il va interpréter. Il était partagé entre des sentiments contradictoires. Son sentiment dominant était d'être le maître des lieux : c'était lui qui prononçait toutes les décisions prises pendant la séance et c'était sur son autorisation que tous prenaient la parole. » (p. 86)

« Je te demande pardon, voisin. La torture tue la vérité, elle fait taire la conscience. » (p. 89)

« Cette préface est délicate à écrire – complexe. Elle me replonge dans une période critique de ma vie, une période passée en grande partie à attendre qu'on exécutât ma sentence de mort. D'un autre côté, pourtant, ces années-là m'ont fait éprouver la force et le pouvoir de la création. Et quel bonheur de triompher de la mort pour revenir à la vie! Bien. Ces récits sont tirés d'un monde réel de désolation mais palpitant de vie bien qu'il fût une prison. C'est que la vie consiste en changements – et ces récits renvoient l'image du lieu qui a vu ma vie changer. Le pire en prison était sans doute d'avoir perdu mon intimité. Personne ne peut connaître vraiment l'acuité de ce problème si ce n'est le détenu qui se sent toujours sous le regard d'autrui, tout le temps. C'est terrible, c'est inhumain. J'ai tâché de faire en sorte que l'écriture soit mon intimité virtuelle, comme si j'avais été envoyé dans un monde inexploré et que ma mission personnelle y fût de le décrire de l'intérieur et en détail. J'ai tiré ces récits d'événements survenus dans la prison, ainsi que des pensées et des aspirations des détenus. Ils peignent sur le vif la prison centrale de Damas où j'ai passé les quatorze dernières années du vingtième siècle. Ce recueil traite de la prison de droit commun. Les héros de ces histoires sont donc issus de toutes les couches de la société, ce qui va à contre-courant de la tendance générale de la littérature de prison dans le monde arabe, laquelle traite de la prison politique. À mon avis, sur un certain plan, tous les détenus, qu'ils soient politiques ou non, se retrouvent de plain-pied, vu que la prison métamorphose les gens en êtres qui n'ont d'autre désir que de retrouver leur liberté : l'homme est d'abord une créature biologique, avant d'être une créature idéologique. Ces récits ont été écrits en prison, à une époque où je n'imaginai pas en sortir un jour. C'est une particularité notable qui, à ma connaissance, n'existe pas dans d'autres recueils. Si les textes réunis ici reflètent bel et bien la réalité de la prison syrienne à une époque historique précise, ils comportent toutefois, dans une certaine mesure, des traits analogues à toutes les prisons du monde. Celles-ci ont pour dénominateur commun d'être des lieux où la liberté est enchaînée. Ceux qui s'y

trouvent sont très proches du portrait que j'ai fait dans le prologue de ce recueil sous le titre: Tu es un détenu. J'espère présenter au lecteur un ouvrage qui éveille en lui l'universel souci des valeurs humaines de l'Orient à l'Occident: la liberté, la justice, la dignité. J'espère enfin que ces textes l'inciteront à avoir une pensée pour tous ceux-là qui vivent dans des lieux où leur liberté est pour un temps enchaînée. La société a le pouvoir de faire ouvrir les yeux à la justice aveugle, afin qu'elle voie qu'il faut paver le chemin du retour à ceux qui sont sortis de son sein : qu'ils puissent retourner vers elle, guéris et convaincus de ne pas avoir subi une injustice, et qu'ils soient pleins d'humaine compassion, car rien n'est plus important que la compassion dans les temps difficiles. »

Houssam Khadour, Damas, le 25 octobre 2011

Des textes qui parlent de la prison, de toutes les prisons du monde...

La prison, un monde de désolation et pourtant palpitant de vie...

Le fouet de la faim, de la torture et des humiliations a beau déchirer le corps du détenu, on ne parvient pas à arracher de son âme le souffle vital du rêve, la force d'endurer.

TU ES UN DETENU

« Toi : des noms différents, des âges différents, des teints différents, des connaissances différentes, des racines différentes, et pourtant tu n'es qu'un matricule, tu es une foule sous un matricule, toi, l'hôte de ces lieux, tu es un détenu. Ici la différence n'a plus cours, aussi distincts soient les moments de ton arrivée, aussi opposées les raisons de ta venue, aussi différentes les dates fixées pour ton départ. Ici, tu es un détenu. Ici, tu es déchu de tes droits d'homme, dispensé de tes obligations sociales. Ici, tu ne fonctionnes plus. » (p. 15)

« Tu ne te sens bien que quand tu t'endors. Tu sens que tu t'es rapproché de la liberté - d'un jour. Tu te sens découragé d'avoir ajouté un jour de plus aux jours de ta peine. Tu dors. Tu espères rêver. » (p. 16)

La prison qui, au lieu d'amender ceux qui sont considérés comme délinquants, en fait des criminels. Le Pouvoir – celui de l'État et celui de la prison – y est dépeint alors comme une instance impersonnelle qui se dresse face aux détenus de la prison...

LA CHARRETTE D'INFAMIE

« Abdallah interrompit leur conversation qui avait fini par prendre un tour personnel : « C'est grave ce qu'on entend là, les gars. Pourquoi le tuer ? Pourquoi ne pas le juger pour ce dont il est accusé ? C'est pas normal que n'importe quel responsable agisse comme s'il était l'État en personne : il accuse, il juge, et il applique la sentence ! Il y a une loi et il faut que les responsables la respectent avant tout autre. » (p. 25)

« En prison, les discussions ne tardent pas à s'égarer, s'éloignant toujours plus de leur point de départ pour décrire d'autres cercles qui s'éloignent souvent du cercle d'origine - quand elles ne coupent pas tout lien avec lui. Nos points de départ sont bien souvent personnels, mais nous en faisons abstraction pour conférer à nos

débats un caractère général. La terre entière se résume à notre emprisonnement. Certains parmi nous ne tiennent plus compte du reste du monde. » (p. 26)

« Mais sa voix empreinte d'une autorité toute professionnelle nous ramena au cœur du sujet. Il nous demanda au nom de l'officier de garde, de sortir vers la porte de notre section pour aller cracher sur l'auteur de cet acte odieux. » (p. 26)

« Je regardai l'accusé qui était recroquevillé sur un chariot, comme un cadavre, presque nu. Les coups de fouet l'avaient habillé de sombre. Seule la tête se différenciait du reste du corps : une boule grise, hirsute, couverte de poussière. Un visage non rasé, sauf la moustache qui semblait avoir été en partie arrachée. Les larmes avaient laissé des traces de sel accumulées dans les rides du visage. De la salive et un peu de morve s'étaient coagulées autour de la bouche.

La voix impérieuse de l'officier s'éleva : « Cette ordure a souillé ce lieu et vous a fait du tort. Crachez-lui dessus ! » (p. 26)

La prison ou... comment la vie du détenu se sclérose pour se résumer à des demandes simples – « du pain, du soleil et des cigarettes »- qui sont presque aussi difficiles à réaliser que des rêves ...

CORPS DE SANG

« Les mutins étaient pris au dépourvu, l'affrontement était inévitable - plutôt mourir que reculer. Leur vie allait se jouer en l'espace d'un éclair, le temps d'un affrontement sans merci entre un petit groupe sans défense et un groupe nombreux, puissant et connu pour sa brutalité. Un de ces moments qu'on traverse tête baissée, comme un taureau furieux. Les mutins n'avaient pas oublié que celui qui dirigeait l'opération avait un jour vidé une marmite d'eau bouillante sur quelqu'un qui avait contrevenu à ses instructions –les comptes ne coïncidaient pas entre ce qui avait été récolté dans les champs et ce qu'il y avait réellement sur l'aire de battage. Les mutins se trouvaient entraînés dans une bataille qui paraissait inégale. Il n'avait pas compris l'importance de la prison aux yeux du pouvoir. Celui-ci ne tolère pas qu'on y émousse son autorité. » (p. 32)

« Le commandant en chef de l'opération ne peut reconnaître X, le meneur qui avait organisé la mutinerie. Le sang avait uniformisé leur teint. Leur taille était plus ou moins la même - une taille moyenne. Ils n'étaient pas gros. Leurs corpulences étaient comparables. » (p. 34)

« Les résultats des investigations étaient concordants : c'était lui le meneur. Il avait vingt-sept ans. Un type lippu, aux dents pleines de tartre. Sur le poignet gauche : un tatouage représentant un gamin, et sur le droit : un cœur percé d'une flèche. Et il avait des cicatrices sur tout le corps, vestiges de blessures plus ou moins anciennes. » (p. 35)

« « Qui t'a aidé à monter cette récolte ? » Il répondit : « Personne. » Il lui demanda : « C'est toi la seule forte tête ? » Il dit : « Ce sont tous des fortes têtes. Est roi celui qui a le droit pour lui. » Le commandant cria : « Ca veut dire que tu ne veux pas avouer ? » Et il répondit : « Je n'ai rien à dire. »

Le commandant sentit que le temps qui s'écoulait paisiblement le talonnait. Il fit signe à un homme qui avait le doigt sur la détente de son fusil automatique pour qu'il le tue. L'homme pressa la détente avec ardeur et il continua à la presser jusqu'à ce qu'il eût vidé le chargeur de ses balles qui partaient comme un ruisseau de feu, entrant dans le dos de X pour ressortir par sa poitrine et venir s'écraser contre le mur. X se retourna, un flot de sang lui coulait de la bouche, il avait les yeux fixés sur le commandant, il aurait voulu lui dire : « Tu viens de me tuer en traître, sans aucune raison. Peut-être que j'ai mérité la mort, mais pas cette fois, pas pour ça. Oui, j'ai tué et je me suis livré au trafic de drogue, j'ai organisé des jeux de hasard et j'ai monté des cambriolages, et je suis devenu un tyran parmi les détenus, mais c'était pour votre compte à vous. Toi, Commandant, tu n'es que le sommet de la pyramide dans ce lieu que vous prétendez de réhabilitation, alors que ce n'est qu'un institut spécialisé dans la formation de criminels professionnels. Tu as sans doute lu l'âge que j'ai. T'es-tu demandé comment je suis devenu cet homme que tu as ordonné de tuer ? Je suis ce que vous m'avez fait, Commandant. Écoute donc le curriculum de ma pauvre vie. » » (p. 36-7)

« Mais je vais te dire la vérité : c'est la première fois que je m'engage pour une cause juste, sans que personne de ta pyramide m'y ait incité. C'est peut-être pour cela qu'il y a eu cette escalade et que toute tentative de dialogue entre nous a été bloquée - nous voulions que notre voix parvienne à l'extérieur pour dire que nous avons faim. » (p. 38)

La prison ou... la métamorphose des détenus en créatures qui n'ayant d'autre aspiration que d'être libérées, perdent toute dignité jusqu'à être transformés en numéro ou en bête...

Salah Al-Atiq, réduit à l'état de bête et contraint par la torture à « parler » par aboiements, en vient à perdre le langage des hommes.

Hicham, qui souffre tant de la solitude et de l'isolement en vient à préférer la torture aux journées entières en cellule d'isolement. Il braie comme un âne pour faire rire ses tortionnaires afin qu'ils cessent de le torturer

LA PHOBIE DE L'ISOLEMENT

« Son regard se perd dans le vague, comme le regard d'un idiot. Sa chevelure lui fait sur le front un rideau noir d'une couleur passée, comme décolorée par un enduit cendreuse. Il a le corps mince d'une gazelle efflanquée.

Hicham entend le silence, ou disons qu'il le crie, comme on craint une vipère. Le bruit a pour lui la familiarité d'un ami inséparable.

Hicham a passé trois mois dans les caves d'interrogatoire avant d'arriver à la prison et il semble avoir perdu la grâce du repos et de la quiétude, ou avoir acquis la faculté d'entendre le silence ou bien avoir saisi l'essence du vacarme qui prolifère en tout lieu et avoir su y trouver un apaisement. » (p. 143)

« « Quels sont tes péchés ? » Je me suis ressaisi et j'ai dit : « Je voudrais boire, chef. »

La voix a répondu durement : « En enfer, il n'y a pas d'eau, espèce d'âne, et toi tu es en enfer. Quels sont tes péchés ? »

J'ai dit : « Je n'ai pas suivi les conseils de mon père, chef. »...

« Chef » a rugi, et la voix furieuse : « Va avouer ces inepties à ton père. Ici c'est de tes crimes que tu vas parler, effronté ! », et il m'a envoyé dans la figure une gifle qui m'a jeté sur le sol et m'a arraché un gémissement...

La réponse de « Chef » -de sa voix- ne s'est pas fait attendre : « Prenez-le et faites-lui savoir. »

Je me suis réveillé dans le trou. Je n'ai pas regardé le point de lumière en haut. » (p. 147)

« Tu te souviens de tes crimes, espèce d'âne ? » Je n'ai pas répondu. Il était plus sûr de se taire. Il m'a crié : « Qu'est-ce que tu as ? Tu ne braies pas ? Tu es muet ? »

Je me suis mis à braire jusqu'à ce qu'il m'arrête : « Tu veux nous montrer que tu es bien un âne. On le sait. Parle de tes crimes, en langage humain, espèce d'âne. »

J'ai ressenti du mépris pour lui et assez de force pour exprimer mon refus. Je me suis risqué à braire. » (p. 149)

« La voix de « Chef » a dit : « Ah, vas-y, parle-moi de tes crimes. » Parler dans ma langue maternelle ne m'a servi de rien, faire des aveux non plus. Il m'a dit : « Ils sont incomplets. Ça, on connaît, âne que tu es. Tu ne donnes rien de nouveau. Emmenez-le et faites-lui dire toute la vérité. »

Cette fois, la torture me fit dire ce que je pensais propre à me délivrer de leur violence. J'ai inventé nombre de crimes. » (p. 150)

« La date fixée pour leur convocation était passée. Il s'est écoulé beaucoup de temps pendant lequel je suis resté à croupir dans ce trou. Il me présentait la nourriture ordinaire à laquelle mon corps s'était accoutumé et dont il avait pris le rythme. Je n'ai plus souffert de la faim une fois passé la première semaine. J'ai commencé à souffrir du silence de ce monde souterrain. Je le trouvais encore plus effrayant que la torture. Combien de fois j'ai souhaité que les murs s'écartent et qu'on me conduise même vers cette torture dont je savais que je pouvais la supporter. Mais ma solitude mortelle dans l'obscurité et le silence qui régnait dans ce trou, je ne pouvais pas les supporter. Sans aucun doute ce trou a-t-il été témoin de quelques scènes pénibles de folie de ma part. Une situation insoutenable, plus proche de la mort que de la vie...

Il m'est difficile de définir quelle séance de torture a été la plus dure. Le corps ressent ce à quoi il est exposé sur le moment et qui, une fois passé, devient un souvenir, lequel n'approche jamais la sensation physique au moment même de la torture. » (p. 151)

« La torture m'a broyé et m'a fait dire ce que je croyais propre à les satisfaire, elle m'a fait appeler à l'aide, elle m'a fait supplier et pleurer amèrement, parfois sans larmes. Malgré tout, l'isolement, le silence et le temps qui n'en finissait pas dans ce lieu qui était comme un tombeau me faisaient trouver douce cette torture-là.

Je suis resté condamné plusieurs mois à cette équation cruelle : tantôt subir la torture, tantôt être oublié dans ce trou, livré au silence, à la solitude, à l'obscurité épaisse et aux cauchemars. Croyez-moi, si on m'avait permis d'échapper à l'effroi de ce silence et de cette solitude en retrouvant cette torture infernale, je l'aurais fait. » » (p. 151-2)

Khaled, un jeune condamné à mort par pendaison

LES VISITEURS DE L'AUBE

« Il n'est pas courant que des gardiens viennent en force et accompagnés par la police militaire -celle qui porte le ceinturon rouge- pour emmener des détenus, et ce aux dernières heures de la nuit. Les rares détenus qui ne dormaient pas ou qui avaient été réveillés par leur pas de gestapistes résonnant dans le vestibule furent pris d'un mauvais pressentiment. Pourtant l'idée ne les effleura pas, de même qu'elle n'avait jamais effleuré Khaled lui-même, qu'ils étaient venus exécuter sa sentence de mort par pendaison. Ses proches lui avaient assuré qu'ils n'accepteraient la conciliation proposée par l'entremise des notables du village et il s'était mis à espérer qu'on le libérerait prochainement.

Khaled était un jeune garçon qui n'avait pas encore atteint sa majorité. Le duvet sur ses joues était doré, de même que sa moustache. Il n'avait pas achevé sa croissance, quoiqu'il fût déjà de taille moyenne. Il était maigre. A le voir, on n'imaginait pas qu'il eût osé commettre un meurtre. Il avait l'air d'un garçon doux, même si cette douceur semblait parfois recouvrir une sorte de peur. Ses camarades de prison l'avaient bien compris, et ils prenaient soin de toujours lui tenir compagnie pour extirper la terreur qui l'habitait depuis qu'il avait vu l'âme quitter celui qu'il avait tué -il prétendait que cette âme lui apparaissait comme le spectre d'un bel enfant qui perdait son sang en criant « Maman ! Papa ! ». Cette figure revenait à chaque fois qu'il se rappelait l'effroyable scène du meurtre et elle le quittait rarement. » (p. 44-5)

« Le gardien en chef souleva la couverture qui recouvrait la tête de Khaled Al-Mar'i. Il le secoua doucement. Khaled ouvrit les yeux et le regarda sans rien dire. Puis il se mit à trembler de peur et de fièvre.

Le gardien en chef lui parla amicalement pour calmer sa frayeur : « Khaled, tu es un garçon bien. Le chef de section et ton chef de dortoir le confirment. Mais il y a des salauds qui ont dit que tu achètes des choses interdites. Le juge d'instruction veut t'interroger pour terminer le procès-verbal. » (p. 45)

« Il ne vint pas à l'esprit du chef de dortoir, ni avant lui du chef de section, que l'affaire pût être grave, malgré l'heure tardive et la présence de la police militaire, d'abord parce que la procédure judiciaire concernant Khaled était en cours, ensuite parce qu'il était très jeune, ce qui venait s'ajouter enfin à la nature même du crime - une affaire de vengeance. Bien que le tribunal qui examinait son affaire fût une cour martiale, il était toutefois courant que ses jugements soient communiqués de façon directe ou par l'intermédiaire de l'administration de la prison. Et jamais auparavant elle n'avait condamné à mort un jeune pour un crime de vengeance. » (p. 46)

« Dès les premiers jours il avait eu des remords de ce qu'il avait fait. C'est ainsi qu'il comprit ce verset sacré : « C'est dans le talion que vous aurez la préservation de la vie, ô vous doués d'intelligence. » Il s'installa dans un état d'inconscience qui se réduisit, pendant ces quelques minutes, à la conscience d'une seule chose : que la vie se trouvait dans ce monde-ci et qu'il n'y avait rien d'autre qu'elle. Sa croyance en l'au-delà ne signifiait aucunement une vie pour lui. Ce monde-là n'était pas celui d'ici-bas, cette vie-là n'était pas une vie...

Qu'en était-il de la vengeance ? Du facteur de l'âge ? Il avait déjà été établi qu'il avait vengé son frère et qu'il n'avait pas dix-huit ans quand il avait commis ce meurtre de représailles...

L'image de celui qu'il avait tué ne le quittait pas. Il regrettait ce qu'il avait fait. Si on lui donnait le choix maintenant, il ne choisirait pas de tuer pour venger ce frère qu'il aimait tant. Ce meurtre n'avait pas fait revenir son frère, il lui avait fait perdre sa liberté et l'avait exposé à une torture sans merci. Il avait cru que la vie consistait à

faire des choix, mais il comprenait que ses choix sont changeants : lui-même ne croyait plus à ce pour quoi il avait osé tuer, et il continuait à aimer son frère... Les deux policiers eurent pitié de lui... » (p. 51-2)

Un avocat incarcéré pour d'injustes raisons ose accuser, dans une lettre de protestation, les services de renseignement ; une semaine plus tard il est libéré, « mais il ne rentra pas chez lui. »

SORTI DE PRISON MAIS PAS RENTRE CHEZ LUI

« Qu'est-ce que c'est que cette requête bizarre ? Condamnez celui qui était impliqué dans l'affaire. Mais pourquoi moi ? » répondit l'avocat qu'on surnommait « La Clef » au chef d'un des services de sécurité qui l'avait convoqué. Celui-ci l'informait qu'ils avaient décidé de l'incarcérer pour quelques mois afin de couvrir un scandale dont il fallait absolument détourner l'attention. » (p. 97)

« Il s'arrêta longuement sur la loi martiale. Il se dit que c'était elle qui l'avait opprimé, qui l'avait dénaturé et l'avait mené en prison pour finir. Il se souvint qu'au début il avait pensé qu'elle resterait limitée aux domaines de la politique et de la sécurité, pour un temps. Il s'était tenu à l'écart pour avoir la paix. Mais elle n'avait pas tardé à se développer comme les algues dans l'eau stagnante et elle s'était étendue à tous les domaines, depuis le meurtre et le vol qualifié jusqu'aux crimes sexuels, aux bagarres, aux contentieux administratifs et aux crimes économiques. Et là, il se rappela comment il était entré en contact avec les gros bonnets des services de renseignement et comment il avait été surnommé « La Clef » et, poussé par il ne savait quel démon, il entreprit sur-le-champ d'écrire au procureur général une longue lettre personnelle lui exposant quelques cas typiques de ce qu'il appela « le trafic de la loi martial ». » (p. 102)

« La Clef avait certes l'esprit perturbé ce jour-là à cause de ce rêve qui l'avait entraîné dans son orbite au point que, prêt à agir comme Samson, il s'imagina que sa pénitence ne serait acceptée que si elle s'accompagnait d'un acte à effet rétroactif. Et quand lui vint l'idée d'une lettre adressée au procureur général, il s'empessa de la réaliser pour se délivrer d'un fardeau que son rêve avait encore alourdi. » (p. 103)

« Le procureur général, après avoir porté un toast à la santé de ses invités, leur dit : « Figurez-vous que j'ai une surprise. »...

Le procureur : « Il dit que sa conscience morale s'est réveillée. »

Le procureur : « Il vous accuse de vous livrer au trafic de la loi martiale et il me demande d'enquêter sur des cas dont il se dit à même de les confirmer, preuves à l'appui. »

Celui de la « criminelle » : « Le salaud ! »

Le « politique » : « Quelle vipère ! Je ne regrette pas qu'il ait été coffré. »

Le « militaire » demanda : « Quand est-ce qu'il sort ? »

Le « politique » : « Dans une semaine. »

Le « militaire » : « Rendez-vous avec lui dans une semaine. Et maintenant, dînons ! » Et il leva son verre.

Une semaine plus tard La Clef sorti de prison, mais il ne rentra pas chez lui. » (p.105)

Du rêve en prison...

LA FEMME AU JASMIN, qui visite Houssam

« Une femme qui vient me voir, il y a du nouveau sous le soleil, me suis-je dit. Quand j'ai reçu la carte de visite, j'ai lu le nom de celle qui venait me voir après huit ans - huit ans qui s'enroulaient autour de mon cou comme un serpent meurtrier. Je me suis senti heureux, malgré mes sens qui allaient me submerger, moi, homme, à l'idée de me trouver face à une femme libre alors que j'étais un prisonnier, et malgré les chagrins qui s'étaient accumulés dans mon cœur pendant toute cette période - une période très longue en regard de ce que dure une vie humaine-, j'avais l'impression de revenir dans un monde dont j'avais été retranché, un monde qui avait rompu avec moi. » (p. 77)

« Chacun regardait l'autre avec embarras. Peut-être qu'elle était comme moi, se demandant que dire et par où commencer, s'il fallait faire les premiers pas ou bien rester muette et ne décider de ce qu'elle me dirait qu'après m'avoir entendu. » (p. 78)

« Et elle, d'une voix tremblante : « Ne me fais pas de reproches. L'occasion ne s'est pas présentée. »

J'ai secoué la tête, attristé que ce soient les circonstances qui nous gouvernent, et j'étais sur le point de dire Oui, les circonstances sont dures, quand elle m'a demandé : « Houssam, qu'as-tu fait ? »

J'en aurais pleuré. C'était la question à laquelle je m'attendais de la part de mes amis. Est-ce qu'ils avaient cru la version du journal qui s'était contenté de rapporter l'accusation et ce que les services de renseignements avaient colporté comme mensonges ? Pourquoi personne ne s'était-il donné la peine d'écouter ma version de ses propres oreilles ? Est-on à ce point habitué à n'écouter que la pensée unique, la pensée qui se trouve du côté de la force, du côté de la répression ? Et la victime, sa pensée ne signifie donc rien, du moment qu'elle n'est plus présente ? Je lui ai répondu d'une voix triste : « Je reconnais bien ta droiture, je m'étais tellement attendu à ce qu'un ami me pose cette question. » » (p. 79)

« Dis-moi, qu'est-ce que tu fais dans la vie, ma fleur de jasmin ? » Elle se parfumait au jasmin. » (p. 80)

« -Oui. Mais arrête de parler de moi. Je veux savoir dans quel monde tu vis. Qu'est-ce que c'est, la prison ?

Je me suis dit en moi-même : elle a raison. Oui, le monde où je vis est ignoré. Il faut le faire connaître. Mais au moment où je m'apprêtais à répondre je n'ai pas su par où commencer ni comment échapper à l'abstraction et je me suis trouvé lui disant : « Nadia, imagine-toi sans homme...

J'ai dit : « Mon monde, maintenant, c'est ça : l'impossible que le détenu doit vaincre et dans lequel il vit.

Juste à ce moment-là, la sonnerie a annoncé la fin de la visite. Des policiers en nombre ont commencé à frapper de leur matraque le grillage métallique en criant : « La visite est terminée ! » (p. 80)

« Elle ne tarda pas à disparaître, avec un signe de la main, comme un arc-en-ciel qui aurait coloré la grisaille de mon ciel, et je ne tardai pas à me réveiller pour découvrir, désenchanté, que j'avais rêvé. » (p. 82)

« L'arrivée du moineau » dans la cellule...

LE MOINEAU

« Malgré sa brièveté, « Le Moineau » est de tous ces récits celui que je préfère. Ce moineau était le seul autre être vivant avec qui se lier d'amitié dans ce monde sauvage, dans cette prison construite au milieu du désert. Il a aussi été notre compagnon à la prison centrale de Damas, mais il n'y était pas le seul, il y avait aussi là-bas un genre de colombe qu'on appelait satitiya. » (Note de l'auteur)

« Il a lu mes récits et il a fait ce commentaire : tous ces textes sur la prison laissent le moineau de côté, c'est une lacune.

J'ai réfléchi. Quoi écrire ? J'ai des tas de chose à dire à propos du moineau. Mais qu'est-ce qui ferait l'affaire pour une nouvelle ?

Dire que c'était le seul oiseau qui avait choisi d'habiter avec nous ?

« Tu m'as parlé d'un moineau qui avait l'habitude de venir tous les matins frapper à ta fenêtre avec son aile pour réclamer à manger.

-Oui, oui. Ça c'était à Saram. »

Aïe, mes côtes ! Quel endroit ! Oudroit une tombe sinon que c'est au-dessus du sol et que s'y ouvre une lucarne à travers laquelle je vois le ciel lointain, sans voûte, sur l'horizon.

Et alors, que vois-je ? Un moineau, pour la première fois dans cet endroit. C'est un endroit infernal, comment un oiseau en liberté peut-il s'y aventurer ? Il a battu des ailes, s'est approché de ma lucarne.

« Qu'est-ce qui te prend de venir ici ? Est-ce qu'il y aurait des gens près de moi ? Où sont-ils ? »

Le gardien s'approche, le moineau s'envole.

Le gardien s'en va. Le moineau revient. Il bat des ailes. Il se pose sur le sol. Il sautille de-ci de-là. Puis il s'envole, puis il revient battre des ailes contre la lucarne.

« Tu veux faire ton nid ici ? entre ! »

Il s'est envolé, il a fait un tour puis il s'est posé sur la lucarne.

« Tu veux manger un peu de mon plat ? C'est infect. »

Tu gazouilles. C'est pas un problème, c'est ça que tu as dit ? »

« Attends, je vais t'émietter un peu de pain. »

Qu'est-ce que tu me gazouilles, c'est ça que tu veux ? »

« Non, non. J'ai du bourghoul. Tu aimes bien ça aussi. »

« Et vas-y que je te gazouille ! Tu es pressé ? »

« Bon, un moment. Tiens, voilà ton assiette, je te la pose sur la lucarne, c'est ma fenêtre. »

« Qui est-ce qui frappe à ma fenêtre ? Attends, j'ouvre. Ah, c'est toi, le moineau. Excuse-moi, je suis un paresseux. Juste un moment. Je vais t'apporter ton assiette avec ton repas. »

« Tu gazouilles, tu veux entrer ? »

« Je ne te le conseille pas. Je vais peut-être t'enfermer avec moi. Ne te fie pas à un prisonnier. Comme il ne peut pas s'envoler avec toi, il pourrait bien t'enfermer avec lui. Il veut que tu lui tiennes compagnie. »

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Maudit soit Saram et ses souvenirs. C'est ma faute. Je t'ai rappelé un affreux cauchemar.

-J'ai soif.

-C'est comme si tu t'étais évanoui.

-S'évanouir est magnifique. Ils ont réduit ma vie à un cachot qui était tout le monde. Je n'ai trouvé personne d'autre que le moineau à qui parler. Je n'avais même pas le droit de voir le gardien. Il faisait « passer au pneu » celui qui le regardait en face.

-Je me rappelle que tu m'avais parlé des différentes couleurs de ce moineau.

-Oui. Cela m'a étonné de voir que, mis à part les marques marronnes sur ses ailes, il avait choisi pour ses plumes une bizarre association de noirs.

-Des couleurs ingrates et hivernales, principalement des couleurs du désert.

-Ce ne sont pas les couleurs d'un endroit précis, ni d'une saison définie. Le noir est de tous les lieux et de toutes les saisons.

-Ici tu n'as pas créé de lien comparable à celui-là, que tu avais noué à Saram.

-Non.

- Mais tu as continué à donner à manger aux moineaux tous les matins.

-C'est une habitude dont je ne me déferai pas. Je continuerai à le faire où que je sois. C'est un pacte non écrit avec le moineau de Saram.

-C'est beau. Tu vois ? Tu viens d'écrire une nouvelle.

-Ce n'est pas une nouvelle. C'est un fragment de ma vie, un fragment pétri de douleur, là où la vie était impossible. » (p. 155-158)

La prison ou... les discussions idéologiques qui s'y déroulent

LE CHEIKH ET LE PROFESSEUR

« L'ANTAGONIME entre le cheikh Rajab Abdel Hadi (matricule 3217) et le professeur Marwan Al-Bazzâz (matricule 3318) n'aurait pas été inéluctable, malgré la divergence de leurs points de vue, s'ils ne s'étaient trouvés dans la même section, a fortiori dans le même dortoir. La prison fourmille d'idées contradictoires, mais leurs assauts mutuels n'en sont jamais arrivés au point de s'accuser d'impiété et de charlatanisme comme ce fut le cas entre le cheikh et le professeur. » (p. 127)

« Le cheikh Rajab dit : « La femme est un mal » et le professeur Marwan réplique : « La femme est un bien. » Et le cheikh de dire : « Le sexe est un châtiment », et le professeur de dire : « Le sexe est une grâce. » » (p. 128)

« L'esprit du cheikh Rajab était occupé par deux projets qui lui avaient valu le titre de cheikh. Le premier était d'inciter les gens à faire la prière cinquante fois par jour dans la prison. Et comme il considérait que le sexe est un mal, le second était de le tuer par le jeûne et l'ascétisme. » (p. 129)

« Il n'était pas dans l'intention u professeur Marwan de s'opposer au cheikh Rajab, car il pensait que même la ferveur dans les pratiques religieuses avait son utilité en prison. Mais le cheikh Rajab se mêlait d'expliquer les rêves d'une manière tout à fait opposée à sa conception et il persistait à réveiller tout le monde pour l'appel à la prière de l'aube, ce qui décida le professeur Marwan à s'affranchir de ce qu'il appelait la tyrannie du cheikh Rajab. » (p. 131)

« Le professeur Marwan faisait partie d'un groupe qu'il dirigeait et qui avait pour noyau un artiste peintre, un sculpteur et un chercheur. Leur credo consistait essentiellement à tirer profit du temps qu'ils avaient à passer en prison. Le professeur Marwan consacra le sien à une étude psychologique du détenu. Le peintre exécuta un tableau qu'il intitula : Prison - dans une ingrate couleur ciment. » (p. 131-2)

« Pour une raison ou pour une autre, ces travaux excitèrent le ressentiment du cheikh Rajab. Peut-être était-ce dû à l'opposition grandissante qu'il rencontrait parmi ceux qui faisaient leurs prières. Certains qualifiaient d'hérésie l'appel du cheikh Rajab à prier cinquante fois par jour. Et voici que, sans que personne s'y fût attendu, le médecin de la prison en vint à signaler les dangers du jeûne permanent tel que le pratiquait le groupe du cheikh Rajab, en raison du zèle de certains, après avoir constaté chez eux de l'anémie, un mauvais fonctionnement des reins, des maux d'estomac et une nervosité sans cause apparente. L'intervention du médecin de la prison aurait pu constituer pour le cheikh Rajab une échappatoire à l'impasse dans laquelle il s'était lui-même fourré, après qu'il eut vérifié personnellement l'absurdité que c'était de vouloir éradiquer son désir. Ce désir-là demeurait, celui-là même qu'il ressentait à l'époque où il couchait avec sa femme qui lui avait donné quatre enfants, ce désir tapi au fond de lui et après lequel il soupirait, malgré le ramollissement de sa verge devenue un appendice de peau ridée. » (p. 133)

« À la suite de quoi il lança une attaque violente contre le professeur Marwan et son groupe. Il les accusa d'impiété, en rappelant que Dieu est le seul créateur, le seul peintre, qu'il ne faut pas imiter le Créateur par le dessin ou la sculpture, que leur activité les détournait de leurs devoirs religieux, qu'elle ne les préservait pas de l'abomination, et en appelant à réquisitionner la prison pour en faire exclusivement un lieu de culte. » (p. 134)

« Le cheikh n'a pas perdu, le professeur n'a pas gagné. Leur antagonisme s'est atténué sous le poids de l'ennui qui règne en despote sur le lieu. Telle est l'opinion du professeur Marwan qui écrit dans son étude : « Le détenu est un homme vaincu, prêt à tout accepter. » » (p. 134)

La prison ou... le désir constant et sans espoir de la liberté

Une rumeur enfle, suscite l'espoir : lors de la réélection du président, on va libérer des prisonniers. Mais ce n'est qu'un mirage : « En période d'amnistie, on rêve davantage », cela ne porte pas à conséquence... »

L'AMNISTIE GENERALE

« Comme les enfants qui rêvent du Père Noël, nous nous imaginons l'amnistie générale : elle apporte à chacun quelque chose, mais personne ne sait quoi au juste. On a beau faire, il est impossible de sortir de la ronde des conversations tournant autour de l'amnistie. Même si l'un de nous n'y prend pas part, il a l'idée qu'il en tirera quelque chose, et de fil en aiguille il en vient à penser qu'il sortira de prison. Les champignons ne tardent pas à apparaître après l'averse. Ils sortent de terre subrepticement, la forêt et la campagne resplendent d'un éclat nouveau, mais l'amnistie générale est souvent en retard sur ce qui l'occasionne et quand elle est en retard la fièvre s'empare de tous derrière les barreaux. » (p. 181)

« Si l'amnistie est promulguée, qu'est-ce qu'on fera ?
-Quoi qu'on fasse, ce sera toujours mieux que la prison.
-C'est ce qu'on pense quand on est ici.
-La sobriété est une richesse.

-Satan ouvre les yeux de l'homme sur les chemins pour en finir avec la misère, celui qui est sobre ne voit pas ces chemins-là.
 -Y a-t-il une plus grande misère que la prison ?
 -La vie est une aventure. Combien sont entrés en prison de ceux-là qui ont marché dans les chemins de Satan ?
 -Toi et moi.
 -Et d'autres que nous jouissent de l'argent illicite.
 -S'ils échappent au châtement dans ce monde, ils n'échapperont pas au châtement dans l'au-delà.
 -Nous, on est dans ce bas monde.
 -Ce bas monde est une course.
 -Et après lui : le néant.
 -Pourquoi ça le néant ?
 -Et pourquoi y aurait pas le néant ?
 -Ça c'est le secret de l'existence.
 -Quel secret ?
 -Je sais pas. Mais pourquoi il faudrait que ce qu'il y a après la mort ce soit le néant ?
 -C'est la logique de l'existence.
 -Fiche-moi la paix avec ta logique. Tu me fatigues. » » (p. 185-6)

La prison... ou le dernier refuge

CHAHINE

« Si je cherchais à définir les traits de Chahine et que je veuille le faire reconnaître grâce à cette description, je n'y arriverais sans doute pas. Il était de taille moyenne, le teint hâlé, le visage précocement marqué par le temps, les yeux enfoncés et les cheveux noirs, il avait environ vingt-cinq ans, et même son nom pouvait se confondre avec le nom de beaucoup d'autres. Il semble bien que, aussi précise qu'elle soit, la représentation à l'aide de mots, à l'instar de la radiographie, gomme l'individualité. Pourquoi Chahine est-il resté fiché dans mon esprit comme une pensée différente des autres et qui soulève le débat ? Beaucoup se sont retrouvés en prison pour le même motif, et certains y sont revenus plusieurs fois qui ont quitté non imagination comme s'efface dans un miroir l'image de celui qui s'en écarte. J'ai essayé de me remémorer Chahine, d'observer quelle vision en garde mon imagination -que laisse-t-il donc derrière lui qui le signale à l'exception des autres ? -, et je me suis retrouvé face à des tableaux aux couleurs vives dont l'empreinte s'est gravée en moi et que le musée de mes souvenirs renfermera pour toujours... » (p.110)

« -Sais-tu combien de fois je suis allé en prison pour avoir vendu du tabac de contrebande ? -Je sais.
 -Tu ne t'es pas demandé pourquoi ?
 -C'est parce que tu cherches les histoires.
 -Non, ce n'est pas pour ça, c'est parce que je n'ai rien trouvé de mieux pour obtenir une bouchée de pain. » » (p. 112)

« Son insistance a toutefois entamé cette conviction péremptoire, et cet exemple, qui me semblait révélateur, m'a ébranlé dans ma certitude que la prison était la plus dure des situations possibles. Si l'on entend un détenu dire : « Quand tu as faim et que tu n'as nulle part où aller, la prison est un refuge », on voit certes les choses différemment. » (p. 113)

En prison, le dernier refuge

ABOU MA'AN

« Dieu est le refuge du prisonnier, qu'il soit le coupable ou la victime d'une injustice. C'est devant Lui qu'il porte son affaire une fois que le jugement des hommes a été rendu, s'il est le coupable pour qu'il lui pardonne et qu'il soit indulgent envers lui, s'il est la victime pour qu'il prenne soin de lui et qu'il le soutienne. L'un comme l'autre sont à présent des vaincus qui ont besoin d'un protecteur. Quelqu'un est venu et l'a salué avec respect. » (p. 172)

L'histoire d'une rencontre et d'une naissance...

« C'était il y a trois ans, en 2010, quelques mois avant que la Syrie ne plonge dans une guerre civile meurtrière. Un vieil ami turc de Martin Aeschbacher, alors ambassadeur de Suisse à Damas, lui parle d'un cousin à lui, Syrien, qui écrivait sans avoir jamais été publié. Avec sa femme, Elisabeth Horem, Prix Georges-Nicole 1994 pour «Le Ring» et auteure de sept livres chez Bernard Campiche, l'ambassadeur va rendre visite à l'écrivain, se voit remettre une liasse de feuilles dactylographiées: des textes sans titres écrits pendant les quinze années que Houssam Khadour a passées dans les prisons syriennes de 1986 à 2011, sous Hafez el-Assad, condamné à mort puis à vingt ans de réclusion pour une simple affaire de devises étrangères achetées illégalement alors qu'il travaillait au port de Lattaquié. Les époux Aeschbacher, de fins et cultivés arabophiles, se passionnent pour ces récits puissants, et Elisabeth Horem s'attelle à leur traduction. *« J'ai toujours voulu faire une traduction en complément à mes activités d'écrivain. »* Le thème de la prison lui est cher: au début des années 80, alors déléguée du CICR, elle visitait des prisons à Gaza. *« Une expérience qui m'a marquée. De manière générale, j'aime particulièrement la liberté; du coup, le thème de la prison me touche »*

En Syrie, les événements se précipitent et son mari est rappelé en Suisse courant 2011. Les échanges avec Khadour se poursuivent par courriels. En 2012, celui-ci arrive à publier **La Charrette d'infamie** ainsi que deux autres romans dans la petite maison d'édition qu'il a créée à Damas. Hasard des choses: il est soutenu par l'éditeur syrien qui a traduit en arabe deux livres d'Elisabeth Horem, *Shrapnels* et *Un jardin à Bagdad*, carnets de bord d'un quotidien vécu en recluse dans une ville assiégée. L'écho, à la suite de la publication en arabe de « La Charrette d'infamie », est quasi nul: *« Les gens ont hélas d'autres soucis en Syrie et, étonnamment, les récits de Houssam ne sont pas lus comme des récits politiques mais comme de la littérature. » Intimité virtuelle.*

C'est toute leur force: ces récits, écrits alors que Houssam Khadour, condamné à mort, pense ne jamais sortir de prison, sont certes ancrés dans des lieux précis et une époque définie (les prisons syriennes dans les années 80), mais ils portent bien au-delà et parlent, comme l'auteur l'écrit dans sa préface, de « toutes les prisons du monde ». L'écriture l'a sauvé de la folie, il en est certain. *« Le pire en prison était sans doute d'avoir perdu mon intimité (...) C'est terrible, c'est inhumain. J'ai tâché de faire en sorte que l'écriture soit mon intimité virtuelle, comme si j'avais été envoyé dans un monde inexploré et que me mission personnelle y fût de le décrire de l'intérieur et en détail. »*

En 18 récits saisissants, souvent terribles, impeccablement construits et toujours d'une sobriété exemplaire, Khadour évoque l'humiliation, la torture, les cachots humides et le temps qui s'arrête, la faim, la peur, la folie qui guette, mais aussi les rapports de force entre les détenus, les procès expéditifs, la justice aveugle, les débats idéologiques qui se poursuivent jusque dans les dortoirs, le retour impossible à la vie dehors. Un moineau apprivoisé, sujet d'un des récits les plus courts et les plus délicats, vient à peine adoucir la traversée de ces années de plomb. Elisabeth Horem et son ambassadeur de mari sont aujourd'hui basés au Qatar. Il leur reste deux ans avant la retraite, qu'ils passeront sans doute en partie dans leur maison d'été en Bretagne. Houssam Khadour survit à Damas, où il a femme et grands enfants qu'il n'a pas vus grandir. « *Pour Houssam, cette traduction est importante, confie Elisabeth Horem. Chaque écho qu'il entend de ce livre est comme une fenêtre ouverte dans cette nouvelle prison qu'est la Syrie aujourd'hui* ».

Isabelle Falconnier

Elisabeth Horem, française et suisse, a étudié à Paris. Elle a publié ***Le Ring, Congo-Océan, Le Fil espagnol*** et ***Le Chant du bosco***. Quatre romans dont les critiques ont souligné la remarquable qualité d'écriture et l'atmosphère d'étrangeté et de mystère qui s'en dégage. On lui doit également un recueil de nouvelles: ***Mauvaises rencontres***.

Elisabeth Horem a séjourné à Moscou, à Prague et dans plusieurs pays arabes dont l'Irak (2003-2006), évoqué dans ***Shrapnels, Bagdad*** publié en 2005 et ***Un jardin à Bagdad, journal***.

Elle vit maintenant à Damas.

POSTFACE DE LA TRADUCTRICE

Alors que le malheur syrien est au cœur de l'actualité, certains s'étonneront sans doute de voir publier maintenant des textes datant des années quatre-vingt-dix. Ces récits méritent pourtant toute notre attention parce que ce qu'ils nous racontent est toujours vrai, ce qui est en soi tristement significatif.

Par ailleurs, si la révolution syrienne, plus lente à démarrer que dans les autres pays secoués par le « printemps arabe », se révèle au fil des mois -des années- plus longue, plus violente et particulièrement meurtrière, c'est justement parce que les événements des dernières décennies pèsent sur elle. C'est pourquoi ces récits, loin d'être dépassés, peuvent peut-être aider à mieux saisir la spécificité de l'embrasement syrien.

Mais leur véritable actualité, qui ne doit rien à celle des événements ni des médias, réside dans l'écriture de Houssam Khadour. *La Charrette d'infamie* réunit les textes d'un écrivain. Pas un mot de trop, une langue ramassée, dense, d'une souplesse toute moderne alliée à la richesse d'un vocabulaire classique, travaillée souvent jusqu'au dénuement, parfois somptueuse, toujours belle.

« C'est pourquoi ces textes nous touchent tant, nous atteignent au plus profond. Textes terribles mais jamais désespérés, dont certains sont à la limite de l'insoutenable, parce que l'horreur y est montrée avec la sobriété qui sied, le seul ton possible. Et l'auteur sait de quoi il parle, lui qui a passé plusieurs années à attendre

chaque jour qu'on vienne le chercher pour le prendre... Ces récits sont certes ancrés dans des lieux précis et dans une époque définie (les prisons syriennes dans les années quatre-vingt-dix), mais ils portent bien au-delà.

Comme Houssam Khadour l'écrit lui-même dans sa préface, ces textes parlent, dans une certaine mesure, de toutes les prisons du monde. Et j'ajouterais que le thème même de la prison, de l'homme enfermé, loin d'être un thème spécifique, se confond avec celui de notre humaine condition. « Ce que l'écrivain sait dire des prisons doit intéresser tous ceux qui veulent rester libres », comme l'écrit Joseph Brodsky (Écrivains en prison).

Le projet de traduire ces textes est né à l'automne 2010, avant même les premiers frémissements de la révolution en Syrie. Un vieil ami turc nous avait parlé d'un cousin à lui, un écrivain syrien jamais publié, et il nous avait donné ses coordonnées à Damas.

Lors de notre rencontre, Houssam nous a confié une liasse de feuilles dactylographiées : des textes sans titre, qu'il avait écrits en prison. Depuis cette première rencontre, les récits de La Charrette d'infamie ont été édités par lui-même à Damas (été 2012) ainsi que deux romans. Il a publié par ailleurs une trentaine de traductions de l'anglais. »

ENTRETIENS DANS MATIN DIMANCHE

La situation en Syrie actuellement semble bien pire que celle que vous décrivez dans votre livre. Quelle est votre analyse ?

La Syrie est confrontée à une période difficile. Notre pays est victime d'une guerre horrible, une guerre civile par procuration. Des millions de Syriens sont contraints d'abandonner leurs foyers, leurs foyers détruits, et de chercher refuge ailleurs. Ils ont tout perdu hormis la haine, une haine contre tout le monde et contre personne. Ils se haïssent eux-mêmes. Les combats ont coupé notre pays en morceaux. Certaines zones sont contrôlées par le régime. D'autres par des groupes armés divers. Plusieurs grandes villes comme Alep et Homs sont contrôlées à la fois par les forces loyales au régime et celles de l'opposition. Hélas, rien de ce qui a été promis n'a été réalisé là où les groupes d'opposition se sont implantés. Ces groupes sont conduits par des islamistes qui, à l'aide de la charia et de leurs bannières noires, n'offrent aucune place aux démocrates. Ce ne sont pas des démocrates.

Est-ce que le mouvement de protestation syrien, apparu au moment des printemps arabes, existe encore ?

Au cours de la révolution, les espérances démocratiques et populaires du peuple ont été anéanties par la militarisation de la révolution qui a ouvert les portes aux groupes terroristes comme le Front al-Nousra, aux mouvements islamistes et djihadistes venus du monde entier et aux autres groupes armés comme l'Armée libre de Syrie. La militarisation du printemps arabe en Syrie a été un désastre. Le mouvement pacifiste et populaire initialement dirigé contre la dictature s'est transformé en une guerre civile par procuration qui vise le régime mais dont les buts sont autres, comme les relations avec l'Iran et le Hezbollah et avec, en arrière-plan, le conflit

entre chiites et sunnites. La population est aussi victime des difficultés économiques. Des milliers d'usines et d'ateliers ont été détruits ou démantelés par l'opposition pour être vendus en Turquie. La production agricole a chuté sensiblement pour trois raisons: démantèlement du pays, destruction des biens et des propriétés (provoquant l'exode de millions de réfugiés à l'intérieur et à l'extérieur du pays), sanctions économiques et financières imposées par les États-Unis et l'Europe.

Quel rôle joue l'Occident?

L'Occident aurait pu jouer un rôle positif en Syrie mais il ne l'a pas fait. Il a au contraire imposé des sanctions immorales et illégales sur le plan économique et financier contre notre pays. Ces sanctions ont accru les difficultés de la vie quotidienne et de la population. À tout cela s'est ajoutée la suspension des relations diplomatiques avec la Syrie. L'Occident a décidé de renverser le régime mais sans se soucier de savoir comment, ni des conséquences. C'est un jeu très dangereux. L'Occident devrait faire preuve de plus de sagesse.

Des solutions existent, selon vous, face à la situation tragique que vit la Syrie?

Il y a deux solutions pour mettre un terme à la guerre civile. La première consiste en une victoire de l'armée du régime contre les groupes armés. Mais cette solution paraît difficile dans les circonstances actuelles, sans une aide régionale et internationale. La seconde piste est une solution politique qui passe par la réunion de la conférence dite de Genève 2 sous l'égide du Conseil de sécurité de l'ONU afin de parvenir à un règlement qui conduirait à une solution réaliste. Personnellement, je suis favorable à Genève 2 qui pourrait déboucher sur un processus démocratique, une victoire du peuple. A contrario, si l'une des parties au conflit, le régime ou les oppositions armées remportent la mise, on peut craindre une catastrophe nationale. Nous sommes confrontés à un problème clé: nous ne possédons pas d'élite politique ni de partis en mesure de suppléer au régime en place. C'est pourquoi il aurait été préférable de poursuivre la lutte pacifique pour la démocratie et contre la corruption et le favoritisme. La division qui règne dans le pays ne peut que nous enfoncer davantage dans la guerre. Deux courants opposés existent en Syrie: un premier courant est d'obédience nationaliste (bassiste, et nassérien, etc.), le deuxième est islamiste. Le premier prône l'unité arabe, le deuxième veut l'unité islamiste. Actuellement, sur le terrain, nous assistons à la lutte contre le régime mené par des combattants islamistes originaires de pays arabes et même d'Europe, dont le but est de fonder un État islamiste, qui pourrait être la base d'un futur empire islamiste. Personne ne veut la scission de la Syrie sauf les seigneurs de la guerre. Bachar Al-Assad veut préserver l'unicité de la Syrie, pas moins. Même les Kurdes ne souhaitent pas la création d'un État séparatiste en Syrie alors qu'ils sont favorables à un État kurde indépendant pour rassembler les peuples kurdes de Turquie, d'Irak, d'Iran et de Syrie.

Est-ce que la Syrie peut connaître le même sort que l'Irak?

La situation de l'Irak est différente. Il y a eu une intervention militaire étrangère. Les États-Unis ont détruit l'armée irakienne et leurs services secrets. La Syrie possède une armée puissante et des services secrets efficaces. C'est un atout majeur pour préserver l'unité du pays, notamment si les camps opposés parviennent à un accord.

Ce qui se passe en Syrie a un impact sur vos projets d'écriture?

Je suis accablé par la crise actuelle. Je rassemble des éléments pour l'avenir. Je compare le printemps (politique) syrien au vrai printemps. C'est prometteur, mais seules les fleurs ont éclos, qui laissent espérer des fruits... Je crains que nous ne soyons pas à la veille d'une moisson prochaine. Je suis particulièrement sensible aux exemples des hommes et des femmes qui s'engagent dans l'aide humanitaire. Ils travaillent bénévolement pour alléger la souffrance des gens. J'en connais beaucoup. Ce sont des héros qui méritent d'être reconnus par tous.

Geneviève Erard